

# « Dans un camp grec de l'exil, une femme ne peut pas fermer sa douche à clé »

MIGRANTS Amnesty international dénonce les conditions dangereuses pour les femmes

► Amnesty international publie un rapport dans lequel une centaine de femmes réfugiées témoignent des violences, notamment sexuelles, auxquelles les a exposées l'exil.  
► Monica Costa Riba, spécialiste des questions relatives aux droits des femmes, commente.

**M**onica Costa Riba est chargée de campagne pour Amnesty international, spécialiste des questions relatives aux droits des femmes. Depuis le mois de mars 2017, elle a récolté les témoignages de dizaines de femmes dans des camps pour réfugiés en Grèce. Ceux-ci sont repris dans un rapport intitulé *I want to decide my future: Uprooted women in Greece speak out*. Monica Costa Riba se trouve actuellement dans le « hotspot » surpeuplé de Moria, à Lesbos.

**Quels sont les dangers auxquels sont exposées les femmes lors de l'exil ?**

*Le chemin de l'exil est évidemment dangereux pour tous (femmes, hommes et enfants), mais en particulier pour les femmes. Celles-ci fuient des conflits armés, mais parfois aussi des violences domestiques ou sexistes dans leurs pays. Or pour fuir ces violences, elles sont obligées de s'exposer à davantage de risques et de dangers sur la route, où elles sont notamment à la merci des passeurs.*

*Ensuite, quand elles parviennent finalement à rejoindre l'Europe, elles vivent bien souvent dans des conditions déplorables au sein de camps surpeuplés et débordés. Elles y sont exposées à l'insécurité et à beaucoup de risques de violence : il n'y a pas d'éclairage le soir, les toilettes et les douches ne ferment pas à clé...*

*Enfin, l'état des hébergements au sein des camps pour réfugiés est également problématique pour les femmes. Absence totale de confort, cruel manque de soins médicaux : des femmes enceintes sont par exemple contraintes de dormir à même le sol, sous tente. Tout cela est dû à la surpopulation dans les camps. Le camp de Moria, où je me trouve actuellement, a une capacité de 3.800 personnes, or ce sont près de 8.000 réfugiés qui y vivent.*

**Vous avez rencontré plus de cent femmes, que vous ont-elles confié ?**

*Nous avons rencontré des femmes qui vivent dans les camps pour réfugiés sur les îles grecques, mais aussi dans des appartements, à Athènes par exemple. Toutes celles que nous avons rencontrées nous ont rapporté des problèmes de santé mentale (dépression, anxiété). Elles subissent des situations extrêmement stressantes, mais n'ont accès à aucune aide. Elles sont par ailleurs très inquiètes pour leurs enfants. Je viens tout juste de rencontrer une femme afghane qui vit dans une tente infiltrée par l'eau dès qu'il pleut, où elle dort avec ses quatre enfants, dont le plus jeune a deux*

*ans. Elle est arrivée seule avec eux, et finit aujourd'hui dans ces conditions...*

*Si l'objectif de ce rapport est bien de souligner les difficultés que doivent affronter toutes ces femmes, il est aussi de mettre en avant leur force et leur résilience : malgré tout ce qui leur arrive, elles essaient de reprendre leur vie en main, d'aller de l'avant.*

**Les femmes seules sont-elles davantage exposées au risque de violence ?**

*Nous avons rencontré une grande diversité de femmes. Bien sûr, celles-ci sont plus vulnérables quand elles voyagent seules. Mais même en famille, elles restent exposées à des risques. J'ai par exemple rencontré une femme qui avait été forcée de se prostituer par son mari pour payer le voyage vers l'Europe...*

**Ont-elles des gens vers qui se tourner dans les camps pour réfugiés ?**

*Il y a très peu de signalements d'agressions. Les femmes qui ont été violentées ne rapportent, la plupart du temps, pas les faits. Ce qui est dû à plusieurs raisons. La première, c'est qu'elles manquent d'information et doutent par exemple de compromettre leur demande d'asile en rapportant une agression. La peur est également l'une des causes de leur silence (elles craignent des représailles). Enfin, il y a un vrai manque de confiance ; certaines femmes se sont adressées à la police, mais sans résultat, donc elles ne le*

*font plus.*

*De façon générale, les camps de réfugiés sont confrontés à un réel manque de personnel, suffisamment formé pour gérer ce type de situation. Et c'est aussi valable pour l'accueil et le suivi des femmes ayant subi des violences dans leur pays et qui, une fois arrivées en Europe, ne trouvent pas la sécurité dont elles auraient besoin. Des femmes qui auraient besoin d'une protection spéciale se retrouvent ainsi parfois à devoir partager une tente avec des inconnus...*

**Le renforcement du personnel dans les camps constituerait donc une solution ?**

*C'est évident qu'il y manque de ressources humaines et matérielles - ce qu'il revient essentiellement au gouvernement grec d'assurer, grâce aux budgets européens. Mais pour réellement solutionner le problème, c'est vers l'Europe qu'il faut se tourner, pas vers la Grèce. C'est aux pays européens de se partager la responsabilité, et de permettre à ces femmes de quitter les îles où elles sont coincées, pour trouver la protection dont elles ont besoin dans d'autres pays d'Europe (ce qui est actuellement impossible, compte tenu du règlement de Dublin, NDLR). Il faut que les dirigeants européens comprennent, à travers ces cas, que leur politique migratoire a l'effet opposé de celui de protéger les réfugiés. ■*

Propos recueillis par  
CLARA VAN REETH

## TÉMOIGNAGES

### « On se sent totalement oubliées »

« Chaque jour la situation empire... Le camp est tellement saturé », se désole une jeune femme dans le camp de Moria à Lesbos, un camp surpeuplé. Le manque d'installations sanitaires et d'eau potable - couplé aux infestations de souris et de rats - laisse entrevoir un réel risque de catastrophe sanitaire. Si les femmes subissent de plein fouet les conséquences de la promiscuité, causée par la saturation des camps, elles souffrent également du mauvais équipement de ces derniers. Dans le camp de Vathy, sur l'île de Samos, une femme a ainsi confié à Amnesty : « Il n'y a pas de verrous sur la porte de la douche. Des hommes entrent pendant que nous sommes à l'intérieur. Il n'y a pas d'éclairage dans les toilettes. La nuit parfois je vais aux toilettes avec ma sœur ou j'urine dans un seau. » Les soins médicaux, en particulier prénataux, sont aussi cruellement défaut. Le mois dernier, une femme aurait accouché sous

une tente dans le camp de Moria, sans aucune assistance médicale.

Durant plusieurs mois, plus de cent migrantes ont témoigné à Amnesty international de leur parcours de combattante et des difficultés rencontrées. Ce n'est pourtant pas dans leurs habitudes : « On se sent totalement oubliées. Certaines d'entre nous vivent dans le camp depuis deux ans et rien ne change... Il m'est très difficile de discuter de mes problèmes parce que personne ne parle notre langue », a ainsi témoigné une femme yézidie originaire d'Irak installée à Skaramagas, près d'Athènes.

Face au manque d'infrastructure et de personnel, les femmes s'adaptent. Certaines ont mis en place des initiatives pour tenter d'améliorer leurs conditions de vie, comme des espaces sûrs où elles peuvent se rassembler et accéder à des services, échanger, se soutenir. C'est de cette résilience qu'a aussi voulu témoigner Amnesty international avec son rapport. Sans toutefois faire oublier que « la situation en Grèce atteint un point critique ».

CL.V.R.